

ZÉNON, L' HOMME-DIEU ?

par Michelle Joly (Melbourne)

Le processus historique couvrant l'ensemble du XX^e siècle est généralement considéré comme un désinvestissement complet du sacré : l'être humain ne cherche plus sa justification dans l'existence d'un monde supérieur mais dans le monde lui-même sur le plan historique sans pour autant se satisfaire des idéologies socio-économiques. "Si Dieu n'existe pas, je suis Dieu ... Reconnaître qu'il n'y a pas de Dieu et ne pas reconnaître en même temps qu'on est soi-même devenu Dieu, c'est une absurdité et une inconséquence, car, autrement, on ne manquerait pas de se tuer"^[1], dit Kirilov dans *Les Possédés* de Dostoïevski. Si certains penseurs comme Nietzsche ont mis au jour les inversions morbides liées au religieux, ils ont aussi perçu l'extrême danger d'une telle époque communément dénommée "Nihilisme" :

"1 Les faibles s'y brisent

2 Les forts détruisent ceux qui ne se brisent pas

3 Les plus forts surmontent les valeurs jugeantes

Ce qui, au total, constitue L'ÂGE TRAGIQUE"^[2].

Yourcenar tente une sorte de quête de l'Homme-Dieu, comme pour exorciser la hantise suicidaire de notre époque, sa quête aboutit-elle ou bien est-elle une récidive indirecte de l'inversion de la vie démasquée par Nietzsche sous l'idée de l'idéal ascétique, maladie décrite dans maintes pages des ouvrages de Nietzsche, "ce fou, ce captif aux aspirations désespérées, devint l'inventeur de la "mauvaise conscience". Mais alors fut introduite la plus grande et la plus inquiétante de toutes les maladies, dont l'humanité n'est pas encore guérie aujourd'hui : l'homme maladie de *l'homme, malade de lui-même*".^[3]

[1] DOSTOÏEVSKI, *Les Possédés*, Paris, Livre de poche, 1979, p. 130.

[2] NIETZSCHE, *La Volonté de puissance*, par. 46.

[3] NIETZSCHE, *La Généalogie de la morale*, 2^e dissertation, par. 16, traduction de H. ALBERT, Paris, Gallimard, coll. Idées, 1970.

Surhumain ou inhumain ?

“Napoléon, cette synthèse de l’inhumain et du surhumain.” Zénon dès le début du roman, prépare en lui une sorte d’épiphanie de lui-même. Cela lui confère une étrangeté : “sa voix coupante faisait peur” p. 38^[4], “[s]on teint basané lui donnait l’air étranger” (p. 126), à Innsbrück, “il est bizarre et ne veut soigner personne” (p. 136), comme un sorcier il suscite une peur informulée dans l’esprit pourtant simple de Cyprien (p. 285), enveloppé d’une aura de mystère, “le plus souvent Zénon partait seul, à l’aube [...]” (p. 48). Vraiment Zénon sort de l’ordinaire, intrigue, trouble et épouvante tout à la fois. Zénon ne peut que vivre intensément : c’est trop peu de dire qu’il désirait acquérir certaines connaissances, nous devons assister au terrible spectacle de “cette rage de savoir, qui de bonne heure posséda Zénon” (p. 34). Il “s’enflamma pour des épures” (p. 36). Tout jeune, Zénon se place sous le signe de l’extraordinaire, de l’affirmation d’une singularité remarquable : “Il constatait avec amertume qu’aucun de ces gens [...] n’allait en esprit ou en acte plus avant, ou même aussi loin que lui” (p. 39). Zénon participe de cette “universelle démente” (p. 342). Un vent de folie souffle sur le livre. Zénon fait preuve d’une “mortelle indifférence” (p. 372), à l’égard des troubles de son temps, une terrible joie se lisait sur la figure de la vieille servante Johanna, à l’annonce de l’épidémie de peste à Cologne. Pour Zénon, tout est “mania”, folie, démente pour un but précis – trouver “*Hic Zeno*” – délire presque prophétique.

Car Zénon révèle que “les dieux et les démons qui résident en nous sont fort réels” (p. 379). Dès sa naissance, il est marqué du sceau d’un destin exceptionnel : Simon Andriansen dit à Hilzonde que son enfant, “lui semblait plus désigné que tout autre pour recevoir et transmettre un jour la bonne nouvelle des Simples et des Saints” (p. 30). Même si Zénon ne fut pas un prophète anabaptiste, il s’est écarté du destin commun qui, par sa banalité, n’en mérite même pas le nom, lui “ce David aux prises avec le Goliath scolastique” (p. 40), nous dit Yourcenar non sans une pointe d’ironie. Zénon professe sa foi en “un dieu qui n’est pas né d’une vierge [...] mais dont le royaume est de ce monde” (p. 72). Il emploiera le vocabulaire de la liturgie catholique : “Ceci est pour moi temps de vigile et de jeûne” (p. 72), il est un “pèlerin” qui se

[4] Les références des citations empruntées à *L’Œuvre au Noir* sont dans le texte entre parenthèses. L’édition utilisée est celle de Gallimard, coll. Folio, 1976.